§Collectif

§Maltraitance

§Gouvernement, politique,

démocratie, Etat

§Violence

Une société maltraitante

Des professionnels du « prendre soin » sous emprise.

Sylvie Cognard,
médecin généraliste

On peut se demander quand de très nombreux professionnels expriment leur sidération devant la destruction des services publics et, notamment, du système de santé, devant la perte de sens de leurs métiers, pourquoi il semble impossible que s'organise une résistance collective.

Réfléchissant sur les mécanismes et les conséquences de la violence et de la maltraitance, j'en viens à penser que les souffrances, qui s'expriment dans les milieux professionnels du haut en bas des pyramides hiérarchiques, seraient du même ordre que celles que ressentent les victimes des violences dans le couple. Le couple serait ici représenté par un gouvernant et un citoyen.

En effet, en regardant les choses sous cet angle, on peut retrouver tous les ingrédients de la relation d'emprise.

Que se passe-t-il dans la violence conjugale ?

Un individu dominant, manquant d'altérité, empêche l'autre de penser et d'être, par une relation d'emprise. Dans ce système de relation, l'un des deux conjoints utilise la peur, l'intimidation, l'humiliation, les coups, le contrôle du temps ou de l'argent ou tout autre moyen pour contrôler l'autre. Il s'agit d'une relation de couple inégalitaire, asymétrique, avilissante, anéantissant l'autre dans son altérité. Le partenaire violent ne peut supporter que l'autre ne soit pas conforme à ce qu'il attend de lui ou d'elle, il ne doit pas lui échapper ni vivre quelque chose en dehors de lui.

Les citoyens ne subissent-ils pas des agressions verbales et des menaces ? *Casse-toi pauvre con et autre karcher.*

Les citoyens ne sont-ils pas soumis à du chantage ? *S'ils n'obéissent pas, le pays va à la faillite.*

Les citoyens ne sont-ils pas dénigrés, méprisés, contrôlés ? *Réduction du nombre de fonctionnaires à qui l'on reproche après de mal faire leur travail. Stigmatisation et culpabilisation des grévistes qui défendant le bien public.*

Les citoyens ne sont-ils pas humiliés ? *Quand ils descendent par milliers dans la rue pour réclamer justice pour leurs retraites et que cela n'est pas considéré.*

Leurs ressources ne sont-elles pas spoliées ? *Financement public de la faillite des banques, conflits d'intérêts, détournements de fond, etc.*

Qu'est-ce que la relation d'emprise, sinon de mettre l'autre dans une incapacité de penser, une neutralisation du désir d'autrui, l'abolition de toute spécificité ? La visée étant de ramener l'autre à la fonction et au statut d'objet entièrement assimilable. Ce que Daligaud traduit par le terme de « dés-être ». D'autres auteurs parlent de meurtre ou tentative de meurtre psychique. Les armes utilisées sont la séduction, le détournement, la conquête, l'édification d'une illusion dans laquelle le partenaire va s'égarer. Il s'agit d'imprimer sa marque sur la personne de son partenaire, de graver son empreinte, de culpabiliser ses victimes.

L'agresseur exerce une toute puissance et contrôle l'objet. Il laisse peu ou pas de place à l'altérité, son intérêt pour autrui est absent. Il a une méconnaissance absolue des besoins d'autrui, de ses désirs, de ses craintes, avec la seule prise en compte de certaines caractéristiques partielles susceptibles d'être narcissiquement utiles et à ce titre consommées. On peut aussi parler de vampirisme.

Plus une personne est vulnérable, plus elle risque de subir des maltraitances. N'est-ce pas au quotidien que les malades mentaux et les plus démunis subissent le plus de maltraitance ?

« Plus une personne est vulnérable, plus elle risque de subir des maltraitances. »

On serait en droit d'attendre que nos politiques défendent les plus faibles d'entre nous et c'est tout le contraire qui se passe. L'élu des citoyens, comme l'élu du cœur au sein d'un couple, ou le parent dans une famille ne se conduit pas comme en gentleman, mais en goujat. C'est cette violence qui, tant qu'elle n'est pas nommée et reconnue, perpétue la relation d'emprise et empêche d'être et de penser, a fortiori de résister.

Le traumatisme psychique est constitué d'un événement subi, inattendu et violent. Il crée une effraction, « sans attenter à l'enveloppe corporelle », dans l'organisation psychique.

Les violences psychologiques, que nous subissons au jour le jour, sont autant d'événements traumatogènes, parce qu'ils sont imprévisibles, inattendus et exceptionnels. Ces violences font effraction dans les trajectoires historiques des sujets et engendrent l'effroi, la sidération et l'incompréhension parce qu'elles sont produites par des élus censés protéger leurs administrés.

Comme dans les violences au sein du couple, il

s'agit d'un cycle qui se répète en trois phases : phase d'escalade, phase d'explosion où il s'agit de terroriser l'autre pour le soumettre et phase de « rémission », dite lune de miel.

Plus le cycle se répète, plus forte est l'emprise de la violence sur la victime et plus s'amenuisent les périodes de « lune de miel ». L'individu pris dans les griffes de l'emprise, exposé au quotidien au mépris, au contrôle, aux agressions, à la peur et l'insécurité, se perçoit petit à petit comme incompetent dans sa vie. Il se sent responsable de la situation et incapable de s'en sortir.

A la différence du stress qui est une réaction adaptative, graduée et qui tend à disparaître après l'exposition à l'événement stressant, le traumatisme psychique fait effraction, rupture. Il est non prévisible, et va au-delà des ressources adaptatives d'une personne. Il existe une absence de graduation repérable du phénomène, il se manifeste après coup, les troubles sont différés. Il renvoie à une expérience singulière et incommunicable.

Ainsi les professionnels des services publics, en charge du prendre soin de l'autre, confrontés à un non-sens, seraient dans l'incapacité de nommer la violence et la maltraitance, parce que c'est de l'ordre de l'impensable. Pris dans le machiavélisme de méthodes perverses de manipulation, entre la carotte et le bâton, empêchés de penser par eux-mêmes et collectivement, leur résistance s'effrite et la désespérance s'installe.

On peut penser que les professionnels de la santé et de l'éducation sont parmi les plus sensibilisés à la problématique de la maltraitance. Cependant, les profondes transformations de leurs métiers, le manque de temps, les protocolisations à gogo font qu'ils participent, à leur corps défendant, à l'organisation d'une maltraitance institutionnalisée par les pouvoirs politiques, sur l'autel des objectifs comptables et de la rentabilité. Le silence de la peur fait le reste.

Si la notion de maltraitance est reconnue, il semble que celle de bienveillance soit évacuée par le modèle dominant, ou tout au moins évoquée comme une injonction paradoxale impossible à réaliser dans les conditions actuelles. La bienveillance dépasse la notion de contraire, elle ne se simplifie pas à l'absence de la maltraitance. C'est une notion collective qui repose sur des valeurs, une

culture qui inscrit la bienveillance sur les Droits de l'Homme. Cela signifie que tous les hommes doivent pouvoir s'épanouir pleinement dans la dignité avec les capacités de développement qu'ils possèdent. C'est une mise en acte rigoureuse des mesures que la réflexion a nourrie. Un questionnement permanent des savoirs en sciences humaines. La bienveillance n'est pas un acquis, c'est une dynamique, elle se doit d'être toujours en mouvement. La relation d'emprise, par l'absence d'altérité qu'elle induit, ne permet pas à l'autre nié et traité comme objet d'être bienveillant.

Le terme de victimes que j'emploie ici, parce qu'il est le terme admis dans les publications traitant des violences dans le couple, ne signifie pas que celles-ci n'ont aucune « responsabilité » dans ce qui leur advient. On retrouve des failles narcissiques chez les victimes qui souvent ont assimilé la violence comme le mode « normal » de résolutions des conflits de par les modèles éducatifs reçus et intégrés.

L'apprentissage de la compétition, la valorisation de la performance, une vision stéréotypée des rôles sociaux et sexuels, la glorification de la recherche de l'invulnérabilité et du pouvoir, sont autant de facteurs qui font le lit de la vulnérabilité desdites victimes.

Il faut un « déclic » pour sortir de la relation d'emprise. Souvent, c'est quand la peur cesse, parce que la situation devient tellement intolérable que l'on n'a même plus peur de mourir pour reconquérir son désir de vivre vraiment. Il n'y a pas de recette, mais on peut énoncer quelques principes salvateurs. Identifier et nommer la violence. Reconnaître que l'auteur des violences n'est pas dans son droit et qu'il n'est pas dans son rôle de juger. La capacité de se mettre en colère, retrouver l'estime de soi, réapprendre à désirer. Identifier ses faiblesses pour les transformer en compétences.

Il s'agit bien de rompre la soumission à l'autorité par le réveil de consciences abruties et endormies pour redonner sens et humanité à un monde dominé par la finance et la cupidité.

En cela, le slogan des manifestants « Tous ensemble, tous ensemble » en est peut-être une première ébauche. ■

« Le silence de la peur fait le reste. »